

A tribute to Saul Steinberg (1914-1999)

Abitare 387

[p.136]

ITALO LUPI.

Il a été le meilleur conteur par l'image de ce demi-siècle, l'analyste le plus spirituel de nos coutumes, le plus étonnant et acrobatique des techniciens de la représentation, l'expérimentateur de signes le plus aventureux, capable de parler sans jamais prononcer un mot. Steinberg a arrêté de dessiner ce siècle au moment où celui-ci se terminait.

Sa vie est bien connue. La résumer permet de comprendre comment la confluence de trois cultures différentes lui a conféré le rare privilège d'être capable d'une synthèse expressive de valeur universelle.

Né en Roumanie, fils d'un entrepreneur en imprimerie, après avoir obtenu un diplôme de psychologie et de sociologie à Bucarest, il a terminé ses études d'architecture au Politecnico de Milan. En Italie, il commence à dessiner et à collaborer avec Il Bertoldo avec des dessins encore naïfs, mais il participe également au groupe intellectuel d'autres illustrateurs : Giacì Mondaini, Carletto Manzoni, Mosca, Guareschi, qui ont tous une façon similaire de dessiner.

Même ses dessins plus sérieux, pour l'examen de Relief monumental [par exemple, le Rilievo Monumenti - ?, à trouver], sont affectés par l'ironie constante qui lui a permis de décrire sa seconde patrie, les États-Unis, d'une manière si caustiquement participative : lorsqu'il a dû relever un détail du Palais Borromeo, la devise patricienne "Humilitas" s'est transformée en "Humiditas" et est donc restée telle quelle dans ses copies d'examen. À Milan, il a conçu de nombreuses décorations pour des abat-jour pour Fontana Arte, qui n'ont jamais été utilisées, puis ont malheureusement disparu.

Fasciné par l'architecture milanaise du XXe siècle et les embellissements décoratifs du régime, il a dû quitter l'Italie en 1940 en raison de la persécution raciale du fascisme. Il débarque en Amérique et son arrêt forcé à Ellis Island lui donne ses premières réflexions sur la vie américaine : ici, les timbres, les empreintes digitales, toute l'héraldique moderne des documents et des passeports posent les premières bases d'images qui le fascineront, se traduisant en filigrane constant dans ses dessins.

Il collabore immédiatement avec The New Yorker : ses personnages dessinés à la plume avec un grand nez triangulaire deviennent des icônes modernes tout aussi universelles que les grandes oreilles d'un héros de notre siècle, Mickey Mouse, qui apparaît caricaturé dans nombre de ses dessins. Son langage, même s'il n'a jamais abandonné la marque privilégiée à l'encre de Chine qui le suivait dans ses correspondances des fronts chinois, indien,

nord-africain et italien ("Ma marque doit toujours se rappeler qu'elle est faite d'encre"), s'est rapidement enrichi d'autres techniques, avec une capacité très naturelle et libre.

Il devient baroque dans sa calligraphie, cubiste dans ses ornements, duchampien dans son montage, pop dans son extraordinaire utilisation de la couleur : pastel, tempera, aquarelle, huile. Une palette que de nombreux artistes de ces années-là, à commencer par David Hockney, suceront avec avidité. Convertisseur acrobatique de différentes techniques, il a donné forme, dans les riches années 1960 et 1970, à certaines des images qui resteront historiques : la Galleria de Milan, le Chrysler Building conçu de toutes les manières possibles, les gares françaises, les Main Streets des petites villes de l'Ouest et surtout la couverture de mars 1976 du New Yorker où Manhattan est représentée comme une carte topographique en relief, avec une géométrie admirable qui modifie les distances et les perspectives, mais qui est désormais aux yeux de tous la représentation la plus synthétique et la plus vraie de New York.

Ce New York que l'on retrouvera chanté dans ses splendeurs et ses horreurs, ainsi que toute la province américaine (épique jusque dans sa misère) dans son dernier livre La découverte de l'Amérique, anthologie des figures d'une nation, ici chantée comme peu d'autres littéraires avaient su le faire.

"... une anthologie qui, en même temps qu'un voyage à travers des symboles, des allégories et des paysages américains, est saisie par Steinberg avec la fraîcheur de son étonnement de touriste non fortuit : [p.138 ...] les majorettes et le casino, les néons et les dîners, les rues désertes de la solitude et les lignes d'horizon pointues et hérissées, les féministes et les cow-boys, Lincoln et l'oncle Tom, Mickey Mouse et les parades, la richesse effrontée et la mondanité, les canyons de New York et les gratte-ciel de Monument Valley, les graphiques les plus sophistiqués et les pastels les plus tendres : une gamme complète d'émotions, de

moqueries, d'illusions, de tentations, de traditions, identifiées, relues et reconstruites sur la page avec la naïveté feinte (en réalité perfide) d'un éternel génie immigré à la recherche de l'âme de son pays d'adoption."

comme l'a raconté Irene Bignardi dans Abitare en décembre 1992, dont la couverture représentait un charmant Père Noël patinant dans un enchevêtrement de lignes d'encre que Steinberg aimait tant.

[traduction deepl + HT, décembre 2021]